

Prologue

Ce livre s'est écrit au fur et à mesure des circonstances et sans que j'y pense tout d'abord comme à un livre. Lorsque l'école des beaux-arts de Strasbourg m'a invité en 1999 pour parler de cabanes – un thème que j'avais moi-même proposé –, je suis parti d'un texte que je devais utiliser ensuite dans mon livre *Nature, art, paysage*. Jean-Pierre Greff qui avait créé une petite collection, dans laquelle il publiait certaines conférences sollicitées par lui, m'a alors demandé ce texte. En refusant, puisque je le destinais déjà à un autre emploi, j'ai néanmoins promis quelque chose à la place. C'est un séjour dans le Vermont que j'évoque plus loin qui m'a alors donné l'idée d'écrire ces *Notes*. Elles ont un peu l'allure d'un journal comme j'ai l'habitude d'en tenir depuis des années chaque fois que je voyage.

Comme j'ai beaucoup lu au sujet des cabanes ou, disons, comme l'idée de la cabane a beaucoup capté

ou détourné mes lectures, les références à des textes littéraires, historiques, philosophiques sont nombreuses, comme de véritables notes qui viennent alimenter ma pensée mais parfois sans que j'éprouve plus que cela le besoin de les développer. C'est pourquoi, de l'une à l'autre, je reviens sur telle ou telle réflexion, suivant un aperçu chaque fois différent qu'un nouvel interlocuteur m'ayant sollicité pour écrire m'a ainsi permis d'avoir sur le sujet.

« Lorsque je pense pour moi-même, sans vouloir écrire un livre, je tourne autour du thème par bonds successifs ; c'est la seule façon de penser qui me soit naturelle. Être contraint d'aligner mes pensées est pour moi une torture », écrit Wittgenstein, dans les *Remarques mêlées*. J'avoue que cette manière m'est aussi assez « naturelle », mais pour écrire et pas seulement pour penser à part moi. En tout cas, elle convient bien, me semble-t-il, à ce genre de livre hétéroclite dont les éléments sont agencés suivant un montage à l'équilibre plus ou moins précaire, mais sans rivets, sans chevilles et sans clous. C'est pourquoi on ne trouvera aucun appel de note pour situer tel extrait cité ici hors de son contexte. On pourra néanmoins, si on le désire, se reporter en fin de volume à la Bibliographie qui permet de trouver les références exactes des livres auxquels je fais allusion. Cette relative *instabilité* caractérise la réflexion que le thème de la cabane engage dans une combinaison indéfinie

de propositions qui courent le danger de produire, à un moment donné, une image satisfaisante pour l'esprit dans la mesure où il attire à lui toutes sortes de figures et où presque tout, en droit, peut devenir une cabane. De même que l'on n'habite pas une cabane, on ne peut s'y installer intellectuellement et ces *Notes*, loin d'avoir le dernier mot sur le sujet, se veulent une sorte de cadre sans cadre, de protocole de pensée pour en construire l'idée.

Je tiens à remercier Jean-Pierre Greff, Jean-Pierre Cometti, Melvin Charney, Luc Baboulet et Manuel Daull qui m'ont donné l'occasion de poursuivre ces *Notes* durant plusieurs années et Bernard Condominas qui m'a permis de les rassembler pour composer ce livre.

Note pour la seconde édition

A ces noms j'ajoute ceux de Kamel Menour et Emma Charlotte Gobry-Laurencin ainsi que ceux de John Dixon Hunt et Jerry Singerman, les premiers pour m'avoir commandé le texte sur Kawamata pour le catalogue Kawamata et les seconds celui sur Gilles Clément en préface à la traduction américaine de trois de ses essais *Le Jardin planétaire*, *Toujours la vie invente* et *La sagesse du jardinier*, dans les *Penn Studies in Landscape Architecture*. Ces deux textes ainsi qu'une traduction de l'article de John

Brinckerhoff Jackson, *Jefferson, Thoreau et après*, publiée une première fois dans la collection « Confer » de l'école des Beaux arts de Strasbourg mais jamais repris depuis, constituent l'essentiel des modifications de cette nouvelle édition augmentée.

J'ajouterai qu'un nouveau paradoxe s'est imposé à moi au fur et à mesure que je continuais mes réflexions sur les cabanes : bien que solitaires, les cabanes ouvrent en même temps sur l'idée de communauté. Si j'ai nié qu'il existe des communautés de cabanes, au sens où je l'entends ici, je n'en reste pas moins de plus en plus convaincu que la cabane à quelque chose à voir avec la communauté, Car, abandonnée provisoirement ou définitivement, elle reste à l'horizon de celui qui s'y est ainsi retiré, comme une totalité perdue à laquelle il ne renonce jamais vraiment ou comme un idéal à venir qui motive son retrait, volontaire ou non. Rien n'aura plus manqué au Robinson de Defoe que la société des hommes dont il recherche les signes en récupérant des fragments d'épaves et en ritualisant certains gestes qui lui rappellent le monde d'où il vient avant même la découverte de Vendredi. Mais que l'on désire s'en rapprocher, ou que l'on souhaite la fuir, plus que tout, la communauté hante les rêves de ceux qui construisent des cabanes si solitaires soient-ils. On trouvera de plus en plus d'intérêt porté à cette nouvelle contradiction dans ces deux dernières notes.